



Réalisation

Philippe Cuomo

Professeur missionné par la
Délégation Académique Arts et Culture

Le 23 septembre 2011

Dossier pédagogique LA VIE DANS LES PLIS

1



La Comédie de Béthune

Centre Dramatique National Nord – Pas-de-Calais

138 rue du 11 novembre
BP 631 – 62 412 Béthune cedex
www.comediedebethune.org

LA VIE DANS LES PLIS

Henri Michaux / Blandine Savetier - Thierry Roisin / Olivier Benoît

I/ Henri Michaux par lui-même

Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence

Le document suivant a été écrit par Michaux lui-même et publié pour la première fois avec le livre que lui a consacré Robert Bréchon, en 1959, aux Editions Gallimard.

24 mai 1899

Namur. Naissance dans une famille bourgeoise. Père ardennais. Mère wallonne. Un des grands-parents, qu'il n'a pas connu, d'origine allemande. Un frère, son aîné, de trois ans. Lointaine ascendance espagnole.

1900 à 1906

Bruxelles. Indifférence. Inappétence. Résistance. Inintéressé. Il boude la vie, les jeux, les divertissements et la variation. Le manger lui répugne. Les odeurs, les contacts. Sa moelle ne fait pas de sang. Son sang n'est pas fou d'oxygène. Anémie.

Rêves, sans images, sans mots, immobile. Il rêve à la permanence, à une perpétuité sans changement. Sa façon d'exister en marge, sa nature de gréviste fait peur ou exaspère. On l'envoie à la campagne.

1906 à 1910

Putte-Grasheide. Hameau situé dans la Campine. Cinq ans en pension. Pensionnat pauvre, dur, froid. Études en flamand. Ses condisciples sont fils et filles de petits paysans.

Secret. Retranché. Honteux de ce qui l'entoure, de tout ce qui l'entoure, de tout ce qui, depuis sa venue au monde, l'a entouré ; honteux de lui-même, de n'être que ce qu'il est, mépris aussi pour lui-même et pour tout ce qu'il connaît jusqu'à présent. Il continue à avoir le dégoût des aliments, les fourre enveloppés de papier dans ses poches et, une fois dehors, les enterre.

1911 à 1914

Bruxelles. Retour à Bruxelles. Sauvé ! Il préfère donc une réalité à une autre. Les préférences commencent. Attention, tôt ou tard, l'appartenance au monde se fera. Il a douze ans. Combats de fourmis dans le jardin. Découverte du dictionnaire, des mots qui n'appartiennent pas encore à des phrases, pas encore à des phraseurs, des mots et en quantité, et dont on pourra se servir soi-même à sa façon. Études chez les Jésuites.

Avec l'aide de son père, il s'intéresse au latin, belle langue, qui le sépare des autres, le transpose : son premier départ. Aussi le premier effort continu qui lui plaise. Musique, un peu.

1914 à 1918

Bruxelles. Cinq ans d'occupation allemande. Première composition française. Un choc pour lui. Tout ce qu'il trouve en son imagination ! Un choc même pour le professeur, qui le pousse vers la

Claude Cahun, Photographie d'Henri Michaux 1925, Collection particulière



littérature. Mais il se débarrasse de la tentation d'écrire, qui pourrait le détourner de l'essentiel. Quel essentiel ? Le secret qu'il a depuis sa première enfance soupçonné d'exister quelque part et dont visiblement ceux de son entourage ne sont pas au courant. Lectures en tous sens. Lectures de recherche pour découvrir les siens, épars dans le monde, ses vrais parents, pas tout à fait parents non plus cependant, pour découvrir ceux qui, peut-être, « savent » (Hello, Ruysbroek, Tolstoï, Dostoïevski). Lecture des Vies des saints les plus surprenants, les plus éloignés de l'homme moyen. Lectures aussi excentriques, des extravagants ou des « Jeune-Belgique » à la langue bizarre qu'il voudrait plus bizarre encore. Après son baccalauréat, l'Université étant fermée à cause de l'occupation, deux années de lectures, de bricolage intellectuel.

1919

Prépare le P.C.B. Ne se présente pas à l'examen. Abandonne la médecine.

1920

Boulogne-sur-Mer. Embarque comme matelot, sur un cinq-mâts-schooner. Rotterdam. Deuxième embarquement. Sur le *Victorieux*, un dix mille tonnes, d'une belle ligne, que les Allemands viennent de livrer à la France. On est quatorze dans un petit poste d'équipage, à l'avant. Camaraderie étonnante, inattendue, fortifiante. Brème, Savannah, Norfolk, Newport, Rio de Janeiro, Buenos Aires. Au retour de Rio, l'équipage, qui se plaint d'être mal nourri, refuse de continuer et en bloc se fait porter malade. Par solidarité, il quitte avec eux le navire... manquant aussi de la sorte le naufrage qui aura lieu vingt jours plus tard au sud de New York.

1921

Le désarmement mondial des bateaux (ex-transports de troupes et de vivres) est à son maximum. Impossible de trouver un engagement. La grande fenêtre se referme. Il doit se détourner de la mer. Retour à la ville et aux gens détestés. Dégoût. Désespoir.

Métiers et emplois divers, médiocres et médiocrement exercés.

1922

Bruxelles. Lecture de *Maldoror*. Sursaut... qui bientôt déclenche en lui le besoin longtemps oublié, d'écrire. Premières pages. Franz Hellens puis Paulhan y voient quelque chose, d'autres n'y voient rien. Toujours réticent. Il n'aimerait pas « devoir » écrire. Ça empêche de rêver. Ça le fait sortir. Il préfère rester lové. Belgique définitivement quittée.

1924

Paris. Il écrit, mais toujours partagé. N'arrive pas à trouver un pseudonyme qui l'englobe, lui, ses tendances et ses virtualités. Il continue à signer de son nom vulgaire, qu'il déteste, dont il a honte, pareil à une étiquette qui porterait la mention « qualité inférieure ». Peut-être le garde-t-il par fidélité au mécontentement et à l'insatisfaction.

Il ne produira donc jamais dans la fierté, mais traînant toujours ce boulet qui se placera à la fin de chaque œuvre, le préservant ainsi du sentiment, même réduit, de triomphe et d'accomplissement.

1925

Klee, puis Ernst, Chirico... Extrême surprise. Jusque-là, il haïssait la peinture et le fait même de peindre, « comme s'il n'y avait pas encore assez de réalité, de cette abominable réalité, pensait-il. Encore vouloir la répéter, y revenir ». Emplois divers. Quelque temps dans une maison d'édition, au service de la fabrication.

1927

Quito. Voyage d'un an en Equateur, avec et chez Gangotena, poète habité par le génie et le malheur. Il meurt jeune et, après lui, ses poèmes, la plupart inédits, embrasés dans un incendie d'avion disparaissent à jamais.

1928

Paris.

1929

Mort de son père. Dix jours plus tard, mort de sa mère. Voyages en Turquie, Italie, Afrique du Nord... Il voyage contre. Pour expulser de lui sa patrie, ses attaches de toutes sortes et ce qui s'est en lui et malgré lui attaché de culture — grecque ou romaine ou germanique — ou d'habitudes belges. Voyages d'expatriation. Le refus pourtant commence à céder un peu au désir d'assimilation. Il aura beaucoup à apprendre à s'ouvrir. Ce sera long.

1930- 1931

En Asie. Enfin son voyage. Les Indes, le premier peuple qui, en bloc, paraisse répondre à l'essentiel, qui dans l'essentiel cherche l'assouvissement, enfin un peuple qui mérite d'être distingué des autres. L'Indonésie, la Chine, pays sur lesquels il écrit trop vite, dans l'excitation et la surprise émerveillée d'être touché à ce point, pays qu'il lui faudra méditer et ruminer ensuite pendant des années.

1932

Lisbonne-Paris.

1935

Montevideo, Buenos Aires.

1937

Commence à dessiner autrement que de loin. Première exposition (Galerie Pierre, Paris).

1938- 1939

Meudon. S'occupe de la revue Hermès.

1939

Brésil (Minas Gérais et État de Rio).

Janvier 1940

Retour à Paris. En juillet, l'exode. Saint-Antonin. Ensuite le Lavandou.

1941- 1942

Le Lavandou avec celle qui sera bientôt sa femme.

1943

Retour à Paris. Occupation allemande (la seconde).

1944

Mort de son frère.

1945

Affaiblié par les restrictions alimentaires, sa femme contracte la tuberculose. Ensemble à Cambô. Amélioration.

1947

Presque la guérison. Voyages de convalescence et d'oubli des maux en Egypte.

Février 1948

Mort de sa femme des suites d'atroces brûlures.

1951- 1953

Il écrit de moins en moins, il peint davantage.

1955

Naturalisé français.

1956

Première expérience de la mescaline.

1957

Expositions aux États-Unis, à Rome, à Londres. Se casse le coude droit. Ostéoporose. Main inutilisable. Découverte de l'homme gauche. Guérison. Et maintenant ? Malgré tant d'efforts en tous sens, toute sa vie durant pour se modifier, ses os, sans s'occuper de lui, suivent aveuglément leur évolution familiale, raciale, nordique.

La biographie de Michaux par lui-même ne va pas au-delà de 1958.

Reproduit dans *Henri Michaux, Peinture et poésie*, Henri-Alexis Baatsch, Hazan, Paris, 1993

➔ **Faire repérer dans ce texte de Michaux, ce qui est de l'ordre des « états d'âme », des moments qui ont marqué sa vie, du mouvement incessant.**

II/ Un théâtre poétique

Une entrée théorique

→ D'après ces 3 documents, quelle première définition peut-on établir du théâtre poétique ?

Document 1 : article « Poétique »

in *Les termes clés de l'analyse du théâtre* – Anne Ubersfeld- Mémo Seuil, 1996

POÉTIQUE

Nous employons le mot en un sens restreint qui ne comprend pas l'organisation entière de l'écriture théâtrale, mais seulement son volet proprement « poétique » au sens que donne Jakobson à la fonction poétique orientée vers l'organisation du message lui-même.

1) Il y a une poétique propre au texte de théâtre, essentiellement rhétorique, que l'on peut reconnaître dans l'organisation des personnages comme dans les figures du discours (métaphores, métonymies, synecdoques...). Avec cette particularité que le théâtre peut représenter concrètement les figures de rhétorique : par les objets, la disposition spatiale, et même les acteurs.

2) Il y a dans le texte du dialogue des éléments non figurables et qui sont l'objet du travail de l'acteur; ainsi les hypotypes, qui apportent à l'imagination du spectateur ce qu'on ne peut ou ne veut lui montrer : la mort de Thérémène, le suicide d'Ophélie, un paysage exotique...

3) Le fonctionnement proprement poétique du discours (figures, rimes, allitérations...) peut être entendu par le spectateur de façon consciente ou semi-consciente et le toucher émotionnellement (émotion affective, émotion esthétique).

Bibliogr. : R. Jakobson, 1963.

Document 2 : Présentation du spectacle *La Vie dans les plis*, Blandine Savetier-Thierry Roisin, 2011

« J'écris pour me parcourir, là est l'aventure d'être en vie. » L'œuvre d'Henri Michaux fait partie des terres poétiques les plus énigmatiques du XXI^e siècle. Il refusera tout enfermement dans un style. Il aura recours aux néologismes, brisera la syntaxe, désentravera les signes, pour ouvrir le langage et que surgissent dépaysement et insondable. Sa quête sera une connaissance toujours plus aiguë du mystère du vivant. Il déploiera le monde du dedans avec une puissance poétique et un imaginaire hors du commun.

Dans une société fondée sur la rationalité, les forces poétiques à l'œuvre chez Michaux libèrent nos identités morcelées et nous ouvrent sur des dimensions humaines insoupçonnées. Michaux se refuse à une vision strictement tragique du monde et préfère y administrer une dose de rire ou d'absurde.

Dans ce projet hors norme, coiffé par deux metteurs en scène concepteurs, réunissant un compositeur, neuf musiciens et huit comédiens, nous cherchons à créer le langage et les images scéniques de cet homme aux voix multiples, à la vitalité audacieuse, à l'humour acide, aux fantasmes truculents.

À la façon des collages, ce spectacle théâtral et musical sera traversé de textes, poèmes, partitions musicales, chants, improvisations sans paroles. C'est en chaussant ses bottes de sept lieux que nous allons arpenter sa poésie née du corps, entrouvrir les chambres interdites, celles des pulsions archaïques, du monde des rêves et de la nuit. Plus que jamais dans ce dialogue des formes scéniques et de leurs résonances, nous souhaitons aiguïser les sens et faire fête à l'imaginaire.

Blandine Savetier, Thierry Roisin

Document 3 : Jean-Quentin Châtelain dans Ode maritime, mise en scène de Claude Régy d'après le texte de Fernando Pessoa, 2009 – Photo de répétition

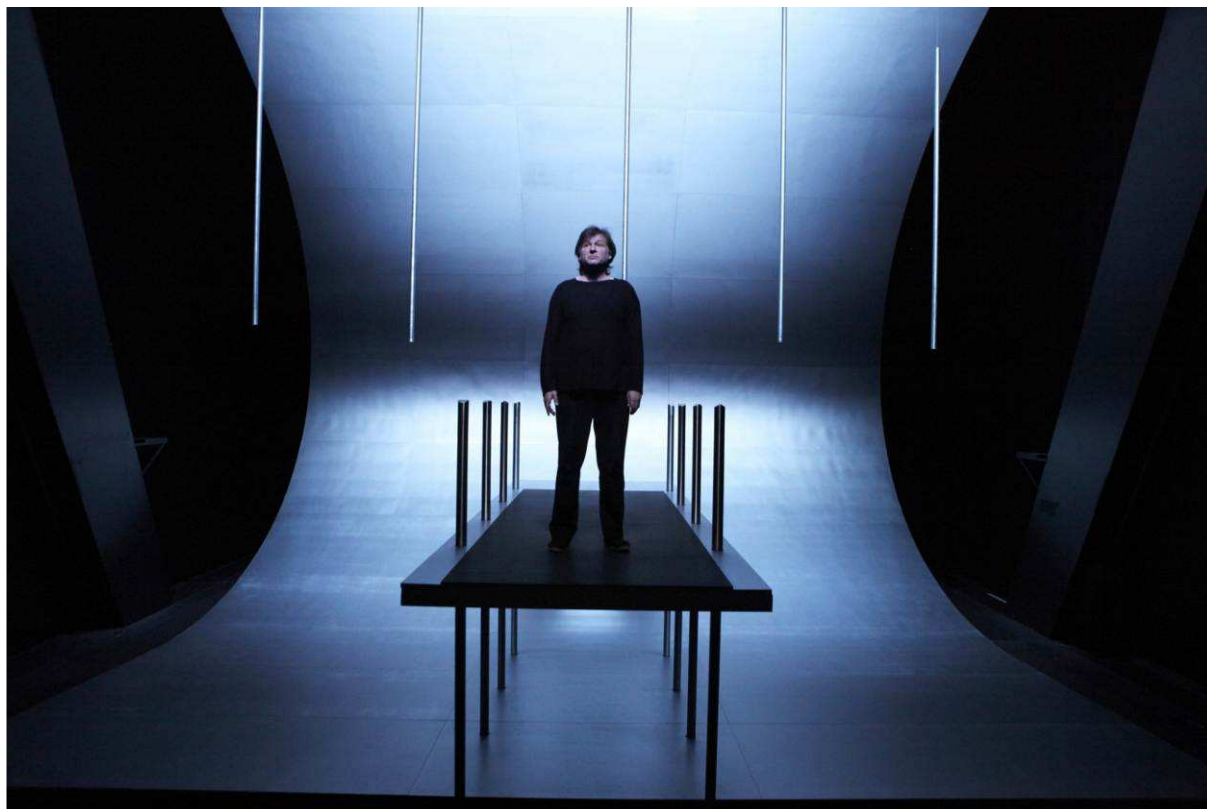


Photo : Mario del Curto

→ extrait d'*Ode maritime*

<http://www.youtube.com/watch?v=y9iUKBPRnMk>

6

Une entrée par la pratique

- Tirage au sort des phrases extraites des du florilège ci-dessus.

MICHAUX FLORILEGE

1. Si dans cent ans, nous n'avons pas obtenu d'être en relation avec une autre planète, l'humanité est perdue.
2. Beaucoup d'hommes de par le monde, justement révoltés, s'agitent.
3. La jambe est intelligente. Toute chose l'est. Mais elle ne réfléchit pas comme un homme. Elle réfléchit comme une jambe.
4. Aucun ennemi à l'horizon. Il nous faut encore longtemps nous haïr entre nous.
5. L'indéfinissable, l'indéracinable, l'infatigable, l'incroyable, l'innombrable, l'irrévocable, l'inguérissable, l'impérissable...
6. Tout à coup, j'ai peur. Je viens de voir des images noires.
7. Quand les autos penseront, les Rolls-Royce seront plus angoissées que les taxis.
8. Égalité ! Égalité ! réclame le requin. Ouvrez le dossier de la sardine !
9. Parlez du paralytique au homard, il comprendra.
10. Le matin quand on est abeille, pas d'histoire, faut aller butiner !
11. Libérez-vous du mal, il vous restera du bien. Libérez-vous du bien, que vous restera-t-il ?

- 12. Quand le son devient aigu, jetez la girafe à la mer !
- 13. Chacun est extraordinaire. Il est seul à s'en apercevoir.
- 14. Je m'empresse de vous faire savoir, ce 22 du mois, à 4h 8 minutes, qu'un jeune morse s'intéresse à moi.
- 15. Si vous couchez avec une tigresse, méfiez-vous.
- 16. L'enfant naît avec vingt-deux plis. Il s'agit de les déplier. La vie de l'homme alors est complète.
- 17. La jambe n'est pas bête, elle ne marchera pas sur de l'huile ou des bulles de savon, ne s'essaiera pas à faire de la broderie.
- 18. L'éducation des frissons n'est pas bien faite dans ce pays.
- 19. Pour la paix des hommes, qu'on leur trouve un ennemi !

- **Marche dans l'espace, échauffement de la voix, chacun prononce sa phrase (variation de hauteur, d'intention etc.) ; faire, dans un deuxième temps dialoguer les phrases.**
- **Travail choral, en file indienne, chacun s'avance pour venir prononcer sa phrase, en variant les intentions : campagne électorale, annonce d'une triste nouvelle, annonce d'une très bonne nouvelle, confession.**
- **Même exercice, dans l'espace, chacun devant diriger le groupe et le pousser à l'écouter.**
- **Créer un événement théâtral à partir de sa phrase : propositions individuelles ou à plusieurs. Seule la phrase doit être prononcée dans cet événement.**

→ **Elaborer un projet théâtral modeste à partir des trois documents suivants (un texte de Michaux –qui sera présent dans le spectacle, une ébauche des costumes, une maquette de recherche scénographique) en intégrant de la musique et en proposant des « images poétiques ». Utiliser tout ou partie du texte :**

DOCUMENT 1

Quittant le balcon où défilait le Monde, quand il faut rentrer sans arcades, dans la gueule froide de la journée grignoteuse, devant les centaines de boîtes qu'il faut remplir précipitamment, quand il faut quitter le grand vide admirable où l'on avait séjour... Tristesse du réveil, il s'agit de redescendre, de s'humilier... La journée me reprend comme un train omnibus prend sa charge de journaliers, allons en route !

Je voudrais. Je voudrais quoi que ce soit, mais vite. Je voudrais m'en aller. Je voudrais être débarrassé de tout cela.

Je voudrais repartir à zéro. Je voudrais en sortir. Je voudrais en sortir multiple, en éventail. On a un désir. Aussitôt après, plus de désir. Puis de nouveau désir, violent, occupant tout le champ, puis aussitôt après, non-désir, sans trace de désir, puis, sans avoir eu le temps de respirer, désir à nouveau, dans l'instant, frénétique, absolu, puis total non-désir, inintéressant absolu.

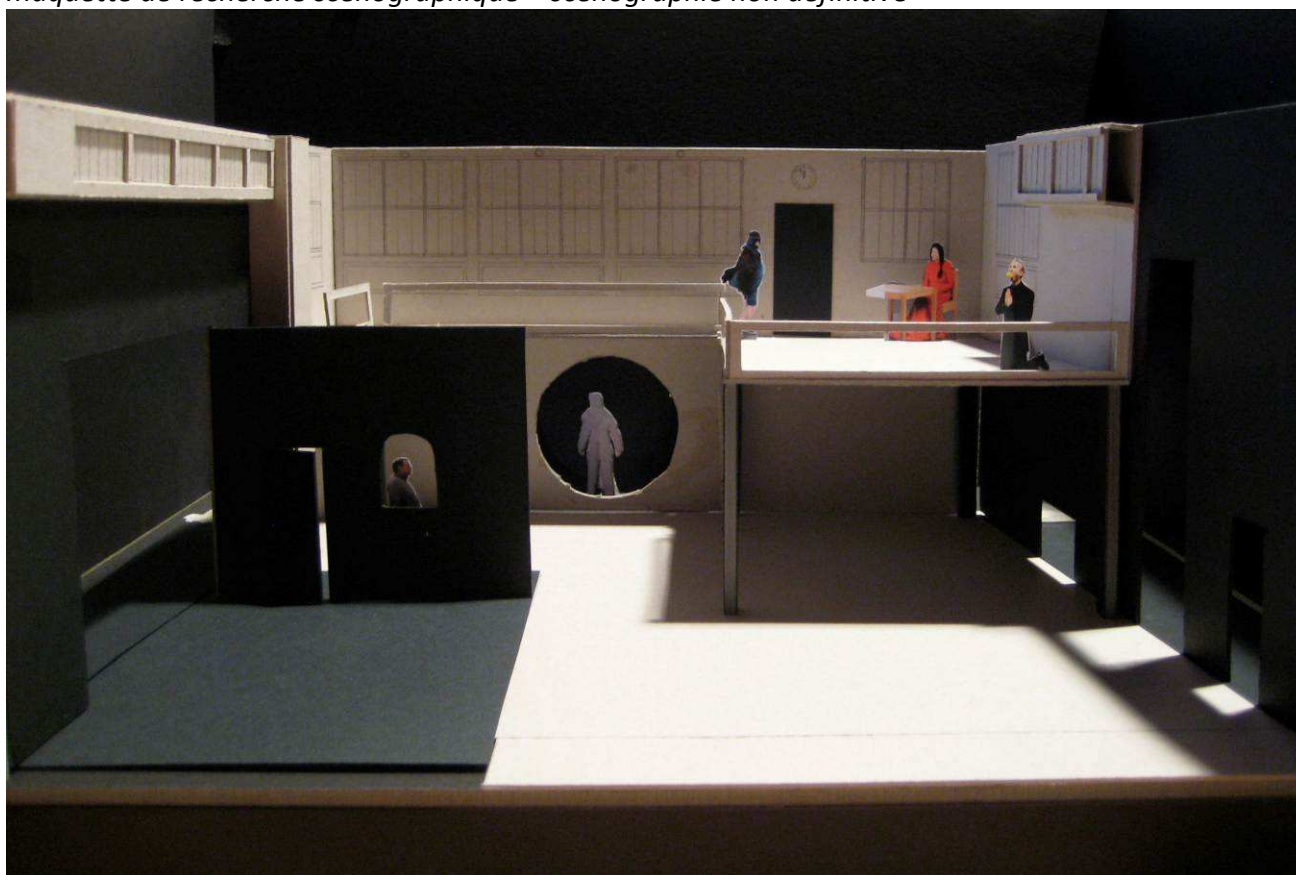
Henri Michaux , extrait présent dans le spectacle

DOCUMENT 2
Ebauches - Costumes non définitifs du spectacle



DOCUMENT 3

maquette de recherche scénographique – scénographie non définitive



9

III/ Figures de Michaux

D'après les notes de travail autour du spectacle, une des premières séquences devrait s'attacher à présenter, à donner une image, à faire surgir sur le plateau un certain nombre de « Michaux », une sorte de personnage démultiplié comme autant de facettes, de personnalités, d'étapes dans sa vie :

Côté Plume. Maladresse et naïveté d'un côté / voyeur et presque exhibitionniste de l'autre.

Figure de métamorphose. De voyage. Errance, pas d'ancrage fixe.

Eveillé, endormi. Adolescent. Michaux des internats, rêve.

« Chasseur ». Explorateur. Observateur. Sorcier, présence magique, tribu mystérieuse...

Observateur scientifique... étudiant en médecine.

Ado qui dit non.

C'est d'emblée une traversée à travers la complexité du poète.

Il semble également que le choix des textes permette de mettre au jour la puissance créatrice de la langue et des formes poétiques de Michaux en essayant de révéler la complexité de la pensée du poète.

Le but de son œuvre est bien de traverser et d'explorer l'espace du dedans. Dans sa vie, comme dans son œuvre, le poète ne cesse d'être en mouvement, en voyage. C'est une quête incessante de savoir et d'identité. Ce voyage peut aussi être intérieur et concerner des mouvements mentaux plus que physiques. Michaux voyage parce qu'il est bien nulle part et pour tenter de renouveler sa perception, son point de vue, sa pensée.

Pour une exploration de son œuvre, ces traversées sont possibles :

- Le poète du mouvement
- Le poète du concret
- L'art de l'aphorisme
- La vie du dedans

IV/ Un axe problématique : « Le grand combat »

En classe, suggestions de séquences :

- **Au niveau collège** : le plaisir de la langue et le plaisir des mots
Activités : Créations poétiques, ateliers d'écriture.

- **Au niveau lycée** : Michaux, poète épique ?

De très nombreux textes de Michaux sont basés sur un combat : combat contre la langue pour éviter qu'elle se fige, qu'elle se pétrifie, combat contre la douleur intérieure ou extérieure, combat contre la guerre etc.

Ces trois textes peuvent servir de base à un travail en classe autour de cette problématique.

TEXTE 1

LE GRAND COMBAT

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
 Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;
 Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais ;
 Il le tocarde et le marmine,
 Le manage rape à ri et ripe à ra.
 Enfin il l'écorcobalisse.
 L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
 C'en sera bientôt fini de lui ;
 Il se reprise et s'emmerge...mais en vain.
 Le cerceau tombe qui a tant roulé.
 Abrah ! Abrah ! Abrah !
 Le pied a failli !
 Le bras a cassé !
 Le sang a coulé !
 Fouille, fouille, fouille,
 Dans la marmite de son ventre est un grand secret
 Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
 On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
 Et on vous regarde
 On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

TEXTE 2

L'AGE HÉROÏQUE

Le Géant Barabo, en jouant, arracha l'oreille de son frère Poumapi.

Poumapi ne dit rien, mais comme par distraction il serra le nez de Barabo et le nez fut emporté.

Barabo en réponse se baissa, rompit les orteils de Poumapi et après avoir d'abord feint de vouloir jongler avec, les fit disparaître prestement derrière son dos.

Poumapi fut surpris. Mais il était trop fin joueur pour en rien marquer. Il fit au contraire celui que quelques orteils de moins ne privent pas.

Cependant, par esprit de riposte, il faucha une fesse de Barabo.

Barabo, on peut le croire, tenait à ses fesses, à l'une comme à l'autre. Cependant il dissimula son sentiment et reprenant tout de suite la lutte, arracha avec une grande cruauté unie à une grande force la mâchoire inférieure de Poumapi.

Poumapi fut désagréablement surpris. Mais il n'y avait rien à dire. Le coup était franc, il avait été exécuté en face, sans tricherie aucune.

Poumapi essaya même de sourire, ce fut dur, oh! ce fut dur.

L'extérieur ne s'y prêtait pas, l'intérieur non plus. Il ne s'attarda donc pas à cet effort, mais suivant son idée, il reprit la lutte, visa le nombril, défonça l'abdomen, et par le trou entreprit d'introduire le pied même de Barabo, qu'il parvint à tordre d'abord puis à immobiliser dans la plaie comme une borne.

Barabo se trouva surpris.

Son équilibre sur une seule jambe sans orteils laissait bien à désirer. Mais il n'en témoigna rien, fit celui qui est à l'aise, qui a des appuis partout, et attendit.

A ce moment Poumapi, qui avait presque gagné, commit une grande faute. Il s'approcha.

Alors, comme une flèche, Barabo plongea, fut sur lui, lui démit un bras, s'accrocha à l'autre, le démit pareillement, et s'effondra d'une chute si savante sur le malchanceux Poumapi qu'il lui brisa les deux jambes.

Couchés corps à corps, pareillement exténués, et accablés de souffrance, Poumapi et Barabo essayaient vainement de s'étrangler.

Le pouce de Poumapi était bien appliqué au cou, mais les forces pour serrer efficacement lui manquaient.

Les mains de Barabo étaient encore assez nerveuses, mais la prise était mauvaise, il serrait inutilement le cou de Poumapi.

Devant ce comble de circonstances adverses

le cœur des deux frères faillit, ils se regardèrent quelques instants avec une grandissante indifférence puis, se retournant chacun de leur côté, s'évanouirent.

La lutte était terminée, du moins pour aujourd'hui.

TEXTE 3

MON ROI

Dans ma nuit, j'assiège mon Roi, je me lève progressivement et je lui tords le cou.

Il reprend des forces, je reviens sur lui, et lui tords le cou une fois de plus.

Je le secoue, et le secoue comme un vieux prunier, et sa couronne tremble sur sa tête.

Et pourtant, c'est mon Roi, je le sais et il le sait, et c'est bien sûr que je suis à son service.

Cependant dans la nuit, la passion de mes mains l'étrangle sans répit. Point de lâcheté pourtant, j'arrive les mains nues et je serre son cou de Roi.

Et c'est mon Roi, que j'étrangle vainement depuis si longtemps dans le secret de ma petite chambre; sa face d'abord bleuie, après peu de temps redevient naturelle, et sa tête se relève, chaque nuit, chaque nuit.

Dans le secret de ma petite chambre, je pète à la figure de mon Roi. Ensuite j'éclate de rire. Il essaie de montrer un front serein, et lavé de toute injure. Mais je lui pète sans discontinuer à la figure, sauf pour me retourner vers lui, et éclater de rire à sa noble face, qui essaie de garder de la majesté.

C'est ainsi que je me conduis avec lui; commencement sans fin de ma vie obscure.

Et maintenant je le renverse par terre, et m'assieds sur sa figure. Son auguste figure disparaît; mon pantalon rude aux taches d'huile, et mon derrière — puisque enfin c'est son nom — se tiennent sans embarras sur cette face faite pour régner.

Et je ne me gêne pas, ah non, pour me tourner à gauche et à droite, quand il me plaît et plus même, sans m'occuper de ses yeux ou de son nez qui pourraient être dans le chemin. Je ne m'en vais qu'une fois lassé d'être assis.

Et si je me retourne, sa face imperturbable règne, toujours.

Je le gifle, je le gifle, je le mouche ensuite par dérision comme un enfant.

Cependant il est bien évident que c'est lui le Roi, et moi son sujet, son unique sujet.

A coups de pied dans le cul, je le chasse de ma chambre. Je le couvre de déchets de cuisine et d'ordures. Je lui casse la vaisselle dans les jambes. Je lui bourre les oreilles de basses et pertinentes injures, pour bien l'atteindre à la fois profondément et honteusement, de calomnies à la Napolitaine particulièrement crasseuses et circonstanciées, et dont le seul énoncé est une souillure dont on ne peut plus se défaire, habit ignoble fait sur mesure : le purin vraiment de l'existence.

Eh bien, il me faut recommencer le lendemain.

Il est revenu; il est là. Il est toujours là. Il ne peut pas déguerpir pour de bon. Il doit absolument m'imposer sa maudite présence royale dans ma chambre déjà si petite.

Il m'arrive trop souvent d'être impliqué dans des procès. Je fais des dettes, je me bats 'au couteau, je fais violence à des enfants, je n'y peux rien, je n'arrive pas à me pénétrer de l'esprit des Lois.

Quand l'adversaire a exposé ses griefs au tribunal, mon Roi écoutant à peine mes raisons reprend la plaidoirie de l'adversaire qui devient dans sa bouche auguste le réquisitoire, le préliminaire terrible du jugement qui va me tomber dessus.

A la fin seulement, il apporte quelques restrictions futiles.

L'adversaire, jugeant que c'est peu de chose, préfère retirer ces quelques griefs subsidiaires que le tribunal ne retient pas. Il lui suffit simplement d'être assuré du reste.

C'est à ce moment que mon Roi reprend l'argumentation depuis le début, toujours comme s'il la faisait sienne, mais en la rognant encore légèrement. Cela fait, et l'accord établi sur ces points de détail, il reprend encore l'argumentation, depuis le début, et, l'affaiblissant ainsi petit à petit, d'échelon en échelon, de reprise en reprise, il la réduit à de telles billevesées, que le tribunal honteux et les magistrats au grand complet se demandent comment on a osé les convoquer pour de pareilles vétilles, et un jugement négatif est rendu au milieu de l'hilarité et des quolibets de l'assistance.

Alors mon Roi, sans plus s'occuper de moi que si je n'étais pas en question, se lève et s'en va, impénétrable.

On peut se demander si c'est une besogne pour un Roi; c'est là pourtant qu'il montre ce qu'il est, ce tyran, qui ne peut rien, rien laisser faire sans que sa puissance d'envoûtement ne soit venue se manifester, écrasante et sans recours.

Imbécile, qui tentai de le mettre à la porte! Que ne le laissai-je dans cette chambre tranquillement, tranquillement sans m'occuper de lui.

Mais non. Imbécile que j'ai été, et lui, voyant comme c'était simple de régner, va bientôt tyranniser un pays entier.

Partout où il va, il s'installe.

Et personne ne s'étonne, il semble que sa place était là depuis toujours.

On attend, on ne dit mot, on attend que Lui décide.

Dans ma petite chambre viennent et passent les animaux. Pas en même temps. Pas intacts. Mais ils passent, cortège mesquin et dérisoire des formes de la nature. Le lion y entre la tête basse, pochée, cabossée comme un vieux paquet de hardes. Ses pauvres pattes flottent. Il progresse on ne sait comment, mais en tout cas comme un malheureux.

L'éléphant entre dégonflé et moins solide qu'un faon.

Ainsi du reste des animaux.

Aucun appareil. Aucune machine. L'automobile y entre strictement laminée et ferait à la rigueur un parquet.

Telle est ma petite chambre où mon inflexible Roi ne veut rien, rien qu'il n'ait malmené, confondu, réduit à rien, où moi cependant j'ai appelé tant d'êtres à devenir mes compagnons.

Même le rhinocéros, cette brute qui ne peut sentir l'homme, qui fonce sur tout (et si solide taillé en roc), le rhinocéros lui-même un jour, entra en brouillard presque impalpable, évasif et sans résistance... et flotta.

Cent fois plus fort que lui était le petit rideau de la lucarne, cent fois plus, que lui, le fort et l'impétueux rhinocéros qui ne recule devant rien, que lui mon grand espoir.

Je lui avais sacrifié ma vie d'avance. J'étais prêt.

Mais mon Roi ne veut pas que les rhinocéros entrent autrement que faibles et dégoulinants.

Une autre fois peut-être lui permettra-t-il de circuler avec des béquilles... et, pour le circonscrire, un semblant de peau, une mince peau d'enfant qu'un grain de sable écorchera.

C'est comme cela que mon Roi autorise les animaux à passer devant nous. Comme cela seulement.

Il règne; il m'a; il ne tient pas aux distractions.

Cette petite menotte rigide dans ma poche, c'est tout ce qui me reste de ma fiancée.

Une menotte sèche et momifiée (se peut-il vraiment qu'elle fût à elle?). C'est tout ce qu'il m'a laissé d'Elle.

Il me l'a ravie. Il me l'a perdue. Il me l'a réduite à rien !

Dans ma petite chambre, les séances du palais sont tout ce qu'il y a de plus misérable.

Même les serpents ne sont pas assez bas, ni rampants pour lui, même un pin immobile l'offusquerait.

Aussi, ce qui paraît à sa Cour (à notre pauvre petite chambre!) est-il si incroyablement décevant que le dernier des prolétaires ne saurait l'envier.

D'ailleurs qui d'autre que mon Roi, et moi qui en ai l'habitude, pourrait saisir quelque être respectueux dans ces avances et reculs de matière obscure, ces petits ébats de feuilles mortes, ces gouttes peu nombreuses qui tombent graves et désolées dans le silence.

Vains hommages, d'ailleurs !

Imperceptibles sont les mouvements de Sa face, imperceptibles.

Pour compléter la séquence autour du registre épique :

TEXTES : Florilège de textes dans cet ouvrage

De l'épopée au registre épique

- Le **genre de l'épopée** remonte à l'**Antiquité** : l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, l'*Énéide* de Virgile fournissent les modèles du genre, repris au Moyen Âge par *La Chanson de Roland*. *La Légende des siècles* de Hugo s'inscrit dans cette tradition de l'épopée en vers.

- Mais le **registre épique** déborde le cadre strict de l'épopée, dès le **Moyen Âge**, pour se retrouver dans les romans de chevalerie qui célèbrent des héros. Progressivement, il s'intègre au **genre romanesque** en abandonnant le domaine du merveilleux.

- Au **XIX^e siècle**, il est présent dans les romans populaires d'Alexandre Dumas, dans les grands romans de Hugo ou de Zola qui mettent en scène les forces collectives de l'Histoire en marche.

- Au **XX^e siècle**, le souffle épique anime encore des romanciers (Giono, Malraux, Le Clézio), mais se répand aussi au **cinéma** (western, science-fiction, grands films d'aventures) ainsi que dans la **presse** tentée par l'emphase (pour l'actualité sportive par exemple).

Repères
d'histoire littéraire

Français, Méthodes et pratiques, 2^{nde}/1^{ère} GT, Bordas, 2011, p. 277

HISTOIRE DES ARTS : Un tableau épique

Exemple : La Liberté guidant le peuple, Eugène Delacroix, 1830 Huile sur toile, 260 cm x 325 cm, Musée du Louvre, Paris



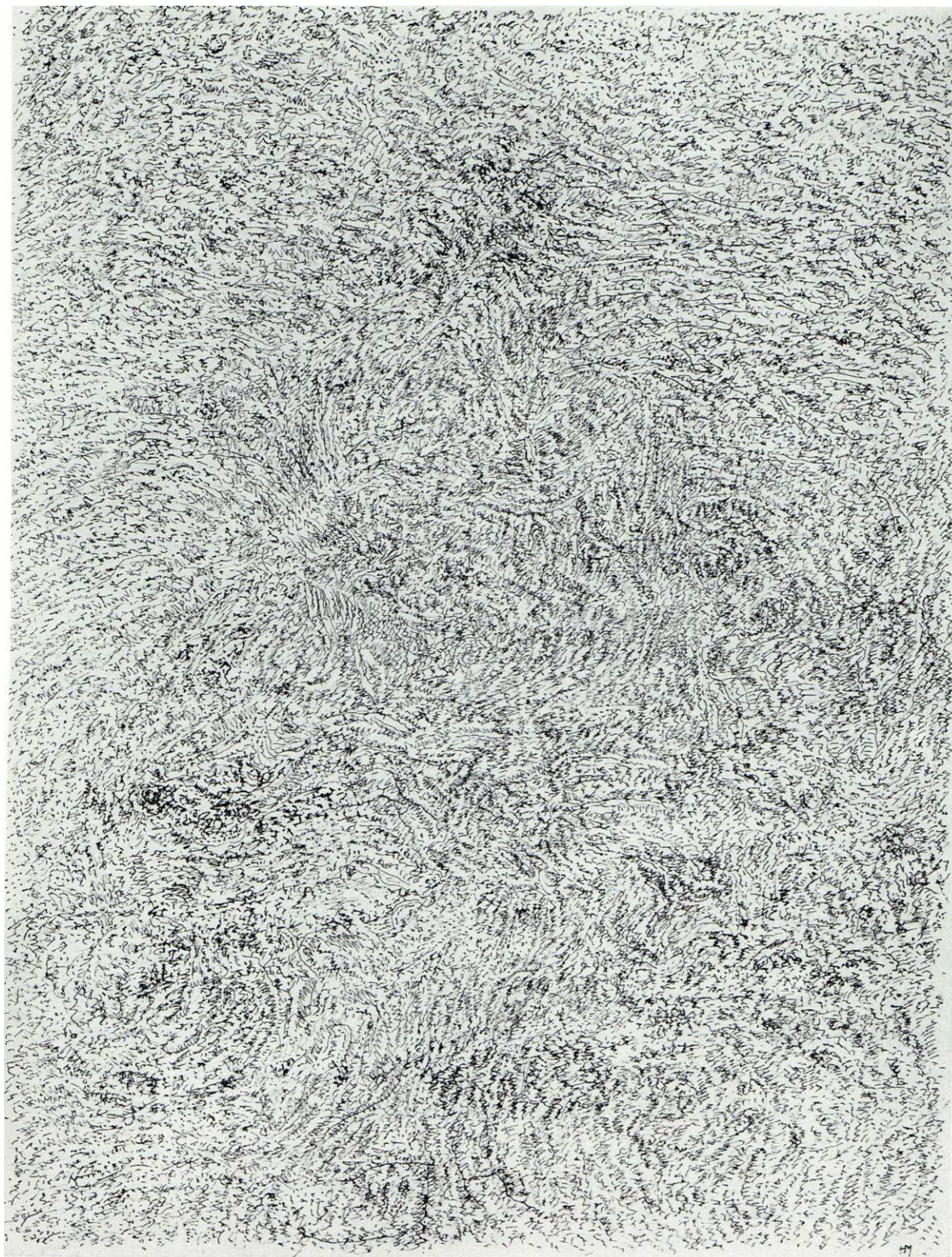
14

Excellente étude utilisable en classe sur ce site :

<http://www.histoire-image.org/site/oeuvre/analyse.php?i=234&d=1&m=libert%C3%A9%20guidant%20peuple>

Autre complément : Les expériences de la drogue chez Michaux ou Cocteau

Il est inutile de rappeler les liens étroits entre la drogue et la littérature depuis le XIX^e siècle. Au XX^e siècle, voici deux exemples de poètes dont l'originalité a été de se mettre à peindre à un certain moment de leurs parcours artistique. La peinture correspond chez Michaux à une rupture vis à vis de son œuvre antérieure et va lui permettre de renaître et de trouver un nouveau moyen de communication ne passant plus par le verbe. Chez Cocteau, au contraire, cette pratique apparaît comme une continuation de son œuvre de poète qui suit une ligne qu'il appelle la morale, l'éthique de l'artiste.



Henri Michaux, *Dessin de désagrégation*, 1966,
31 x 24 cm, Collection Mme Leach, Paris

